Web

L'Orient-Le Jour
QUOTIDIEN LIBANAIS INDÉPENDANT DEPUIS 1924

Accéder à l'article en ligne

Date : **22 septembre 2026**
Journaliste **: Joséphine HOBEIKA**

À l'IMA-Tourcoing, Serge Najjar expose un Liban entre lumière et abstraction

Le photographe découvre pour la première fois réunies quinze années d'un travail où architecture, lumière et silhouettes humaines recomposent le paysage libanais. Une exposition à voir jusqu'au 17 janvier.



À l'IMA-Tourcoing, l'accrochage fait dialoguer quinze années de création photographique de Serge Najjar. Photo S. Castel/IMA-Tourcoing

Urban Theater (2013), *The Yellow Block* (2014), *Crossroads* (2016), *Bliss* (2019) : les photographies de Serge Najjar parlent d'elles-mêmes, reflétant son regard millimétré sur un espace en mutation constante, traversé par des rais de lumière saisis sur le vif. Mais rien ne vaut le privilège d'échanger avec l'artiste avant qu'il ne découvre, pour la première fois dans un musée, l'accrochage de quinze ans de travail, pour aborder un corpus face auquel « on ne sait jamais si on est face à une architecture, un portrait ou de l'abstraction », selon les termes de Mario Choueiri, commissaire de l'exposition qui se tiendra jusqu'au 17 janvier.

La silhouette sportive et élancée, le regard curieux et bleu clair, Serge Najjar confie être impatient d'arriver à l'Institut du monde arabe (IMA) de Tourcoing, établi dans l'ancienne École de natation construite en 1904. En jean et veste noire assortie à ses lunettes, l'artiste raconte avec le sourire son entrée dans la photographie, tout en poursuivant son métier d'avocat en droit financier des marchés.

« Ma mère m'a inscrit à un cours de photo pour compléter le cours de son amie, Joumana Jamhouri. J'avais 37 ans. Très vite, cette dernière a constaté que je voyais des éléments qu'elle ne voyait pas. Elle m'a encouragé à poursuivre mon travail. C'était en 2011 », précise-t-il. La suite s'enchaîne naturellement : dès 2012, ses photographies sont exposées à la galerie Tanit, puis dans d'autres galeries, et son sens de l'épure connaît un vif succès sur Instagram.

« À cette époque, ce réseau rassemblait des passionnés de photo : j'ai ensuite souvent gardé ce format carré, qui implique une composition plus mentale », commente l'artiste, dont le sens de l'abstraction a été nourri dès l'enfance par la fréquentation d'artistes constructivistes, Rodtchenko, Malevitch, mais aussi par l'avant-garde russe, l'École de Paris, Vasarely, Nemours, etc. *Diving into Escher* (2013) incarne cette passerelle constante entre peinture moderne et recomposition des façades et constructions libanaises.

« C'est la peinture, plus que la photo, qui a nourri mon œil. L'architecture au Liban est pour moi le meilleur terrain de jeu pour reproduire cette culture de la peinture abstraite », souligne-t-il. « Loin de mon soleil et de cette architecture libanaise très orientée vers le béton, je ne peux pas travailler, et je n'ai pas fini de tout dire à son sujet ! En même temps, mes photos tendent à montrer qu'une vision est indépendante du lieu géographique », ajoute-t-il.



Serge Najjar, photographe libanais au regard nourri par l'architecture et la peinture abstraite. Photo Farrante Ferranti

« Ces passagers temporaires qui construisent et qui s'en vont »

Entre les façades de brique et les beffrois triomphant sur le ciel bleu vif d'un 18 septembre estival, Serge Najjar reconnaît que sa double posture d'avocat et de photographe nécessite des aménagements. « Comme toute passion, la photographie est dévorante et je tente de la canaliser le week-end », admet-il, précisant que ce sont ses déplacements en voiture ou à pied qui inspirent ses œuvres, souvent saisies sur le vif.

« Mon espace de prédilection, ce sont les chantiers, et je passe parfois des heures à attendre les pauses des ouvriers ou, simplement, la juste lumière », explique-t-il. « Ce que j'aime dans ces espaces, c'est le rapport à la matière brute et toute la liberté qu'offre un chantier non terminé. Je prends rarement en photo des bâtiments achevés, comme s'ils constituaient la vision d'un autre », enchaîne-t-il, en soulignant les liens entre l'humain et l'architecture. « J'apprécie les rencontres avec ces passagers temporaires qui construisent et qui s'en vont. C'est assez poétique, et cela fait écho au passage du temps à travers la lumière et les ombres », commente Serge Najjar, dont les œuvres représentent souvent un homme seul, ce qui « en dit beaucoup sur la solitude, l'angoisse, le rêve ».

Devant la haute façade de l'IMA nordique, ornée de fer forgé vert amande, l'accueil de la directrice Katia Boudoyan, accompagnée de son équipe et de Mario Choueiri, est chaleureux et ému. « Nous fêtons cette année les dix ans de l'IMA-Tourcoing, qui correspondent à une volonté régionale de densifier l'offre culturelle dans la région », rappelle-t-elle en insistant sur sa joie de voir aboutir la scénographie de l'accrochage, à laquelle a participé la galerie Bessières, qui représente l'artiste à Paris.

« On a été subjugué par la force de chacune de ces photos, qui se sont révélées les unes par rapport aux autres », poursuit-elle avec entrain. « La première salle propose un florilège des œuvres de Serge Najjar, avant la réalisation de corpus thématiques autour du constructivisme, du noir et blanc, du sépia et de l'école d'Amérique du Sud », annonce Mario Choueiri, qui a déjà en tête d'emmener par la suite cette exposition à l'IMA de Paris.

La variété des styles, mais aussi des angles, des couleurs et des ombres, émeut, de même que le personnage humain qui habite ces lignes qui se croisent. « Leur dénominateur commun, c'est qu'elles parlent du Liban que j'aime, et qui a beaucoup changé depuis 2011, dans un pays avec lequel nous avons une belle amitié », avance Serge Najjar.

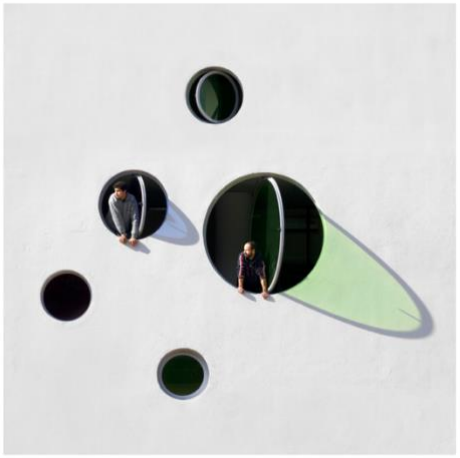


« Red Swipe » (à droite), de Serge Najjar, joue sur la géométrie de l'architecture, les lignes de fuite et l'irruption de la couleur dans le paysage urbain libanais. Photo S.Castel/IMA-Tourcoing

« C'est un choix de regarder le pays différemment »

Selon Mario Choueiri, l'une des visions de Serge Najjar est d'« évoquer la peinture abstraite à partir de la réalité », d'où la présentation originale de cartels sous forme de boîtes aux lettres – une idée de Simon Castel – au sein desquelles on peut découvrir une œuvre picturale qui fait écho à la photographie présentée. « C'est un choix de regarder le pays différemment. Au Liban, c'est parfois une nécessité, et puis extraire des scènes de leur contexte est une forme de pouvoir », assure-t-il.

La composition de chaque photographie est une histoire de rencontre : avec tel ouvrier qui raconte le pays en guerre qu'il a fui, avec celui qui apprécie le regard neuf porté sur son lieu de travail, ou encore avec la lumière blanche du matin qui tombe à point nommé pour créer des ombres colorées sur une façade claire. « On note une mise à distance du tragique, qui n'efface pas pour autant les vies complexes des êtres », remarque Mario Choueiri. « Avec le temps, l'artiste devient de plus en plus puissant dans sa capacité à proposer des œuvres frontales. Il s'est mis à faire face aux espaces, en proposant un temps suspendu. Son évolution artistique est très singulière : il est passé du portable à l'argentique, cherchant des toiles vivantes sur les murs du Liban », poursuit le professeur de l'École du Louvre.



« Galaxy » (2015), 100 × 100 cm, de Serge Najjar : les cercles percés dans la façade et le jeu des ombres transforment l'architecture en une galaxie abstraite. Avec l'aimable autorisation du photographe

De la magnanerie de Batroun aux vitres brisées

Les tentures des balcons à Beyrouth, la magnanerie de Batroun ou les souks du centre-ville : les photos font voyager à travers le Liban. Serge Najjar « n'arrive pas à prendre de photos négatives » de son pays, mais le lendemain des explosions du 4-Août l'a conduit à montrer « une fenêtre complètement fracturée, d'où l'on voit un paysage impressionniste ». Cette œuvre (*Cracks*, 2020) est la dernière du parcours.

Elle souligne une forme d'espoir malgré le bris des vitres et ce pays « en suspens ». « Notre pays est déroutant : il fonctionne alors qu'il est entre deux parenthèses », remarque-t-il, conscient de la richesse de ses archives photographiques, qui documentent des espaces disparus, dans le sud du pays notamment. « Le renouvellement de la vision est infini », commente le photographe.

L'artiste prépare sa participation à Menart Fair ainsi qu'une grande exposition autour d'une soixantaine de nouvelles photographies dans une galerie parisienne, avant d'enchaîner avec Paris Photo en novembre. « Je prévois de montrer par la suite mes nouvelles œuvres au Liban, avec la signature du livre qui accompagne mon exposition, dont les textes sont de Paulina Spiechowicz », précise Serge Najjar, qui dit « penser en noir et blanc »… même quand il introduit de la couleur.